

« Tu te réveilles un matin après une nuit peuplée d'images – rêve ou cauchemar. Tu te sens un peu mal à l'aise car ta nuit te semble avoir été agitée, mais aussi parce que tu pressens que ces images, ces flashes qui ont sillonné, zébré l'écran noir de ta nuit grise, ces images vont s'enfuir, se diluer dans le présent, disparaître.

Alors, tu cherches à les rassembler et tu commences à en construire le récit. Du chaos onirique, tu veux faire quelque chose qui soit logique, organisé, cohérent, communicable. Il faut vite que tu racontes pendant que tu tiens encore quelques bribes, quelques fils ténus qui s'atténuent. Tu veux donner du sens. Il ne faut pas alors t'interrompre, tu perdrais le fil. Tu écris donc pour donner du « sens ». Plus tu « avances », plus tu t'éveilles, plus tu tentes de saisir le « sens » qui s'échappe de la toile de ta vie. Quand tu as compris que c'est impossible, tu quittes la Vie, tu retournes dans le monde du « Rêve permanent ».

« Ici, c'est avant tout le lieu où raconter son histoire. Où la confier sans chercher à convaincre, sans souci de thérapie, sans rien espérer en retour sinon qu'elle fasse écho à celle d'un lecteur anonyme, lui, peut-être, en quête de ses propres réponses. (L'écrivain) est seul juge du bien-fondé de son histoire et nombreuses (sont) les raisons de la partager. Il peut vouloir s'en débarrasser une fois pour toutes, ou lui donner un faux air de conte et la métamorphoser en souvenir épique. Il peut aussi la livrer aux autres pour leur éviter de sombrer (dans de graves tourments). À moins qu'il ne s'offrît, devant des tiers, l'occasion de revenir sur les multiples choix auxquels il avait été confronté, sur les destins auxquels il aurait échappé. Et si sa mésaventure avait tourné au drame, en la décrivant, il se consolait ici de n'avoir pas souffert en vain ? » – Extrait « arrangé » de « Homo Erectus » de Tonino Benacquista.

La Vie est une Totalité courte qui s'inscrit dans une Totalité longue. Mais elle est une Totalité. Il est important de comprendre d'où l'on vient pour espérer savoir où l'on va.

Exposer ses souvenirs, cela relève-t-il de la « Nostalgie » ? En l'occurrence, ce n'est pas le but, puisque l'intention de ce texte est de montrer quelle continuité a pu être en œuvre entre mes vingt premières

années et la vie professionnelle qui fut la mienne dans l'Éducation nationale, continuité qui sera le fondement des réflexions émises sur cette Institution que j'ai vécue, elle, comme incohérente et dans une telle difficulté que les appétits du Système néolibéral « privé » sont prêts à la dévorer.

Le support de ce texte vient aussi de l'ouvrage de Boris Cyrulnik : « Des âmes et des saisons » – Psycho-écologie – chez Odile Jacob. Voici quelques phrases qui en sont extraites : « Tous les êtres humains ont un cerveau humain, mais chaque cerveau a été sculpté différemment selon les pressions des milieux précoces. Dans l'utérus, dès que le cerveau de l'embryon commence son développement, il subit la pression des émotions maternelles... » « Ne nous étonnons pas si chaque cerveau est personnalisé, puisqu'il résulte des forces façonnantes qui exercent leur pression depuis l'origine. » « Les expériences de vie précaire impriment une organisation du cerveau dont les traces engrammées peuvent se réactiver dans des schémas ultérieurs similaires. » « Dans les bonnes familles, on mettait les garçons en pension dès l'âge de 7 ans où, privés d'affections, brutalisés par une institution sans tendresse, les petits garçons devenaient énurétiques et agressifs » ; « restait pour eux le choix entre le pouvoir par la brutalité et la rébellion qui les désocialisait. » « Certains se servent de la parole pour comprendre ce qui leur est arrivé ou pour modifier leur image de blessé, en racontant une histoire difficile dont ils ont triomphé, en écrivant un roman ou en s'engageant socialement pour que « mon exemple serve à d'autres. »

La psycho-écologie étudie les impacts physiologiques des contextes environnementaux présidant au développement individuel dans un (des) contexte(s) donné(s) des premières années de la personne.

Chaque individu possède un « capital émotionnel », et lorsque le capital est épuisé pour avoir été trop sollicité, il faut en payer les intérêts, c'est-à-dire l'entrée ou dans des capacités d'adaptation renforcées, ou dans des dysfonctionnements comportementaux qui peuvent altérer le lien social. D'où l'importance des situations de « violence » dans les premières années de l'enfance. Certaines sont inévitables, d'autres viennent en excédent, et le cumul conduit à des déséquilibres qui ne

sont pas inéluctables ni intraitables (résilience), mais affectent bien des ressources qui auraient été plus utiles à la construction de la personnalité.

La psycho-écologie qui replace l'individu au sein de son écosystème considéré comme un tout interactif, peut permettre qu'à un moment donné, il soit recevable qu'un individu porte son regard sur lui-même, sur les comportements, les affects, les relations, les interactions au sein d'un « autrefois » qu'il peut être intéressant d'éclairer. Une étude de « cas », une étude de « son » cas : collection d'informations sur sa personne et les systèmes sociaux au sein desquels il a gravité afin de permettre la compréhension de son parcours.

Après, la question se posera de savoir si « ce que j'observe, décris, raconte » relève ou non de la Réalité. De quelle Réalité faudra-t-il alors parler, si l'on concède à l'auteur un maximum de sincérité ?

Par exemple, le personnage de cette histoire, que nous nommerons arbitrairement « Je », a longtemps ressenti vivre dans une sorte de chaos fait de situations successives, éphémères, nécessitant des adaptations successives et rapides à des situations qui n'étaient reliées à rien de compréhensible, rien qui ait du sens. Du coup, doute et scepticisme se sont installés sur les ailes de cet éphémère, et « Je » s'est laissé porter de situation en situation sans qu'il en comprenne la signification. Il fait ce qu'on lui demande, il se conforme aux injonctions du moment, il chemine sur une ligne brisée, un tapis roulant sur lequel de brèves rencontres le retiennent un moment, sans continuité.

Et donc, pour survivre à ce chaos, ou au moins tenter une recherche de signification, il fallait sauvegarder chaque moment « présent », la seule valeur qui avait un peu de sens dénué de lien avec les moments d'avant et non porteur de signe annonçant les moments suivants. Une discontinuité totale. De « bulle en bulle »... un « funambule ».

Une anecdote persévérante dans ma mémoire : en classe de seconde (1955/56), cours d'anglais, l'étude porte sur un texte d'Oscar Wilde : « The importance of being Earnest » (« L'importance d'être Constant »). Pièce de théâtre joyeuse et un regard porté sur des relations sociales qui pourraient décrire des situations de notre époque. Mais, ce qui retient mon attention et reste gravé dans ma mémoire, c'est ce terme : « Constant »... l'importance d'être constant (persévérant) alors que mon

chemin, ma vie, mon histoire sont chaotiques, inconstants, changeants, flottants. Qu'y a-t-il de « constant » dans mon parcours ? La Durée m'est inconnue, mon Temps est fracturé, ce que la suite mettra en évidence. Quel aiguillon, construit au fil du temps, stimule de façon répétitive ce besoin d'Ailleurs, ce goût (mais en est-ce un ?) du changement ? Quelle colère trouve son origine dans un feu allumé de longue date et qui couve sous les braises ? Pourquoi ce scepticisme chronique, cette méfiance qui tient en alerte ? Autant de questions qui m'amènent à construire un Récit qui a pour seul objectif de rendre compréhensible un parcours de vie chaotique en le reliant aux différentes influences qui l'ont rendu possible.

Aujourd'hui, je ne m'aime pas assez pour m'interdire de jeter un œil « critique » sur mon parcours de vie qui a connu bien des « inconstances ».

Dans le temps court de notre humanité, rien n'arrive vraiment par hasard : le microcosme de chacun n'est que le reflet du microcosme ambiant. Emportés par le fleuve impétueux de la vie (et l'impétuosité va croissant), dans le cours de l'histoire, il faut bien que nous ramassions au passage ce qui traîne sur la berge, emportant avec nous des fragments qui constituent notre propre histoire.

Ce mouvement qui nous emporte, la force de vie, en perpétuel déséquilibre, va tenter de s'équilibrer entre ces forces internes et externes sous la forme de réponses Rationnelles ou Émotionnelles. Ce seront toujours des « quasi-équilibres ».

La structure écologique du milieu d'évolution impacte la construction du cerveau : la niche sensorielle des premiers mois – en cas de stress maternel, par exemple – trace sur le terreau du cerveau une tendance variable à la névrose. Difficultés relationnelles, adversité éducative, situation d'urgence collective, ont un effet fort car les substances toxiques sécrétées lors des épreuves de l'existence franchissent l'équivalent moderne de la glande pinéale, qu'on appelle aujourd'hui « barrière méningée ». Le cerveau « sculpté » par l'environnement : un départ dans un milieu marqué par des « agressions » symboliques, des mots blessants, des échecs relationnels, « circuitera » pour orienter les stimulations quotidiennes vers l'amygdale, pôle neurologique des émotions d'angoisse et de fureur. Dans un milieu différent, se développera,

peut-être, une aptitude à gérer pour orienter, autant qu'il est possible, les informations nouvelles vers le noyau accumbens, socle neuronal des émotions agréables qui montrent du monde son visage gratifiant (il y aura alors résilience). Recherche d'équilibre, mais toujours un quasi-équilibre car le cerveau se transforme sans cesse selon les expériences de la vie.

Notre « Être au monde » sera l'expression proportionnelle de chacun des deux hémisphères cérébraux qui nous régissent dans le rationnel ou l'émotionnel, et ce mixage nous conduira à poser un certain type de regard sur notre environnement. Nous opérons une mise en perspective à partir de quelques points de vue qui sont à notre disposition et dont l'assemblage constitue notre Unicité.

Physiquement, nos perceptions sont limitées, psychologiquement nos représentations le sont aussi, et les « œillères » ne nous manquent pas.

Du « doigt qui pointe la lune », « Je » n'a vu parfois que le doigt, et il a fallu un long et lent cheminement pour que la lune se dégage du halo qui la rendait virtuelle. Il a fallu décoder un certain rapport à l'espace et au temps pour découvrir, derrière le goût de « changer », la réalité de « changer pour ne rien changer », c'est-à-dire continuer à reproduire, aménagées, des marques de l'enfance. Il y a fallu un parcours, une durée de parcours, des accidents de parcours, l'ouverture de perspectives nouvelles.

Vingtième siècle... à mesure que le système économique dominant amplifie les agressions collectives (concurrence, la Loi du plus fort ou du plus rusé, valorisation de l'argent et avidité de consommation) et que s'étiolent les organisations de solidarité, se mettent en place des stratégies de protection individuelle, en route vers l'individualisme.

Ce récit en serait-il un avatar ?

On ne s'étonnera pas si le texte n'est pas écrit du point de vue du « il », mais s'il l'est du point de vue du « Je », observateur de son propre itinéraire. Les prénoms n'ont pas tous été changés car il ne s'agit pas d'entourer de mystère un parcours qui ne brille pas par son originalité, mais peut-être par sa diversité. Simplement, il arrive un moment de la vie où le sujet a comme l'impression de vivre une NDE, cette expérience de mort non aboutie au cours de laquelle des flashes

du passé tentent de reconstruire au sein d'un univers chaotique. C'est un peu ce que l'on nomme le « Troisième monde », le récit, en mode éveillé, du rêve de la nuit (le « deuxième monde » étant celui du sommeil profond, le « premier monde » celui de l'éveil). De la distance, une illusion gratifiante d'objectivité, un regard dépouillé de tout sentiment qui pourrait entacher ce moment d'écriture dont la seule ambition est de fixer... ce que l'observateur « croit savoir ».

Il faut bien s'appuyer sur quelque chose pour trouver une assise à son expression.

Ce qui est proposé dans ce texte, c'est l'exposé, paragraphe après paragraphe, de deux voyages, aventures « vues de l'intérieur », à travers une « auscultation mémorielle ».

Le premier « voyage », c'est la « propulsion », l'« injection », dans le monde sensible, d'un être qui se dira « Je » dans un milieu où il vit le Temps en discontinu, « capsule » qui explorera, a posteriori et pour l'écrire, ce que pourra restituer sa mémoire.

Le second s'opère, dans la continuité du premier, à l'intérieur d'un grand corps malade, l'Institution Éducation nationale, parcourue de canaux complémentaires ou divergents, d'intersections, carrefours de choix aléatoires, de dispositifs de nage à contre-courant (innovations ou résistance-désobéissance), et où les voyageurs-enseignants errent trop souvent quand la boussole est folle.

Mais d'abord, le premier « voyage », celui qui détermine l'essentiel de la suite, d'abord l'« enfance ».

La Vie est un Temps d'Enfance... une enfance qui s'estompe sans disparaître, mais qui gère, dans l'ombre, le Temps dit de l'Adulte.

L'Enfance est toujours là, beaucoup ne le savent pas, et culturellement on se l'interdit. Et puis, la fin de vie, on retombe dans l'enfance avec sa dépendance. L'Enfance ne meurt jamais, sauf avec « toi ».

Quand l'Enfance a altéré les sentiments, il reste les émotions : on les maîtrise ou on explose avec elles. Ce n'est pas toujours un choix rationnel... c'est un peu mon histoire.

Au bout de mon âge – Poème d'Aragon chanté par Jean Ferrat

Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé

Je me sens pareil
Au premier lourdaud
Qu'encore émerveille
Le chant des oiseaux
Les gens de ma sorte
Il en est beaucoup
Savent-ils qu'ils portent
Une pierre au cou.

Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé

Pour eux les miroirs
C'est le plus souvent
Sans même s'y voir
Qu'ils passent devant
Ils n'ont pas le sens
De ce qu'est leur vie
C'est une innocence
Que je leur envie

Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé

Tant pour le plaisir
Que la poésie
Je croyais choisir
Et j'étais choisi
Je me croyais libre
Sur un fil d'acier
Quand tout équilibre
Vient du balancier

Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé

Il m'a fallu naître
Et mourir s'ensuit
J'étais fait pour n'être
Que ce que je suis
Une saison d'homme
Entre deux marées
Quelque chose comme
Un chant égaré

Funambule – Texte écrit par l’auteur

Sur le fil ténu de son existence

À mi-chemin d’un parcours sans

limite,

L’acrobate joue

De son déséquilibre.

De fins faisceaux

De lumière froide

S’agrippent à ses certitudes.

Avançant d’un pas,

Et le balancier

Au creux de ses paumes,

Comme un point d’ancrage,

Il sent l’attirance

D’un objet visible,

Visible à ses yeux,

Non aux yeux des autres.

Cet objet est-il... ?

Ou derrière ? À côté, ici ou là ?

Au-dessus, en bas ?

Est-ce lui qui tend

Ce faisceau de lumière

Accroché au cœur,

Au goût de tendresse ?

N’est-ce pas celui qui

Crie au danger ?

Ou encore celui qui

De la tristesse

Marque l’empreinte

Horrible

D’une envie de tomber ?

L’acrobate serre, contre lui,

Le balancier.

Le vertige l’étreint,

L’effroi l’envahit.

Tirailé par ci,

Aspiré par là,

Son appel à vivre

Jaillit dans son cri.

Mille cris,

D’une même voix,

Emplissent sa tête.

Ce faisceau sonore

Vers sa détresse converge,

Brise en morceaux,

Fait voler en éclats,

Ces lumières menteuses,

Mirages offerts

À son vain espoir.

Il avance d’un pas,

Puis d’un autre encore,

Assurant son corps

Sur sables mouvants,

Pour rejoindre ceux

Qui de leur pas lent

S’avancent

Pour ne plus faire

Avec lui

Qu’un seul cri de vie.

PREMIÈRE PÉRIODE 1939 – 1952 : NOMADISME FERROVIAIRE ET ULTRAMARIN

L'apprentissage précoce du « provisoire », de l'« éphémère » ; les « fondations » fragiles (la résistance aux intempéries ne sera pas garantie).

L'Arbre et l'écorce

La force de l'arbre ne se mesure pas à la taille de son tronc, mais à celle de ses racines.

Tout humain a besoin, pour construire sa vie, d'une « ancre », personne ou lieu qui représente une forme d'enracinement, autour de qui ou de quoi s'enrouleront les événements de la vie. Ce sera le « cœur » de l'arbre et l'écorce le protégera. Boris Cyrulnik évoque les « figures d'attachement » : la « sculpture » du cerveau d'un enfant est en étroite corrélation avec les personnes, les lieux, les événements, les sentiments-émotions qui marquent les premiers temps de la vie. La résilience reste possible lorsque des éléments de vie gratifiants sont susceptibles de réorganiser des circuits neuronaux mal traités.

Le bois de l'arbre est constitué d'une multitude de minuscules canaux placés à la verticale. C'est un peu comme si le tronc de l'arbre était un verre rempli de toutes petites pailles placées debout, collées les unes aux autres. Ces canaux conduisent la sève des racines au sommet de l'arbre. Mais seuls les canaux formant le cercle situé juste sous l'écorce remplissent ce rôle, les autres, en allant vers le cœur de l'arbre, se sont bouchés et assurent la solidité du tronc. La vie de l'arbre, ce n'est pas au cœur, c'est sous l'écorce, ce qui pourrait différencier ce végétal de l'humain (sauf si son cœur s'est « asséché » !). Plus l'arbre vieillit, plus

Certains remarquent un hiatus qui n'est pas traité au fond : celui de l'école et celui de l'environnement non scolaire. Les évaluations de « compétences » scolaires sont basées sur des critères, des normes, qui ne prennent en compte l'élève que dans le cadre strict d'acquisitions strictement cadrées par des programmes, des Instructions officielles, en vue du passage en classe supérieure et, à terme, d'un diplôme. Or, la nécessité de lecture d'aujourd'hui n'est pas la même qu'il y a quelques décennies. Les mesures effectuées par les évaluations ne tiennent pas compte de nouvelles acquisitions indispensables en 2022 pour vivre parmi les autres. Les enfants savent quasi tous utiliser un smartphone pour se faire des amis (ou des ennemis) sur les réseaux sociaux. Ils sont souvent capables de payer en ligne des achats, ils brassent des tonnes d'informations sur des vedettes, des sportifs, des jeux en ligne... Ils sont en prise avec leur époque, caractérisée par des lectures courtes, des écritures quasi « pictogrammiques », imités en cela par des grands-parents ou des parents soucieux de ne pas se sentir « has been ». Ces enfants sont comme les adultes les façonnent avec la technologie de cette époque. Or, l'école, encore largement napoléonienne, ne tient pas suffisamment compte de cette « Culture » d'une jeunesse qui évolue très vite dans ce monde de la communication, de l'image... et du spectacle. Les « compétences » liées à l'environnement extra-scolaire, devraient être mieux prises en compte, notamment chez les jeunes de milieu socio-familial précaire qui ont un mode « culturel » moins en prise avec les critères scolaires que leurs camarades de milieu aisé.

Pour observer cette situation du classement défavorable de l'école française par rapport à celle d'autres pays européens, il a fallu que le Ministère de l'Éducation nationale admette que les enfants de parents très favorisés sont deux fois plus nombreux dans l'enseignement privé qu'au sein des établissements publics. Pour que le Ministère communique sur ce fait, il a fallu une décision de la Justice administrative qui impose au gouvernement de publier l'IPS (Indice de Position Sociale) de tous les établissements de France. Cet indicateur a été créé en 2016, il est resté confidentiel, et il évalue la position sociale à partir de plusieurs critères qui concernent le niveau social des parents et l'insertion du jeune dans des activités extra-scolaires.

Cet indice dévoile un état préoccupant, et insuffisant de la Mixité sociale dans les établissements notamment du privé qui reconnaît qu'elle serait souhaitable... mais qui ne veut pas de mesures qui la lui imposeraient.

Ces données de position sociale renvoient à une réalité que d'aucuns aimeraient cacher : elles permettent de prendre conscience du fossé qui sépare l'École publique de l'enseignement privé sous contrat, et aussi les écoles des grands centres urbains de celles de certaines périphéries. D'où le lien qui est fait avec le financement des établissements privés par l'État et les Collectivités territoriales (à hauteur d'environ 10 milliards annuels), auquel chacun contribue par l'impôt, sachant que ce financement entérine une absence criante de mixité sociale dans les établissements privés.

Comment traiter alors cette absence de mixité, sachant que la réussite scolaire est corrélée au milieu d'origine des élèves ? Ne faudrait-il pas atténuer, voire faire disparaître cette ségrégation, cette discrimination qui font de l'École française une des plus inégalitaires d'Europe ?

Un jeune sur cinq a des parents pauvres, soit environ trois millions d'élèves : l'École ne se doit-elle pas de leur offrir une chance de réaliser des compétences dont ils sont porteurs ? Fracture socio-scolaire, reflet de la fracture sociale, l'École « Miroir de la Société »... jusqu'à quand ?

— **Innovations :**

À propos du constat noté plus haut d'une situation globale du niveau de la population scolaire, on se doit de nuancer entre les zones de « progression » et les zones de « régression », la balance générale étant le plus souvent favorable aux enfants des milieux favorisés.

En termes de « progression », l'ouverture, par les moyens de communication moderne, les réseaux sociaux, à de multiples informations, voire à pléthore d'informations ; une façon plus libre, et parfois excessive, de s'exprimer ; une capacité à s'organiser en dehors des codes du monde des adultes, donc une apparence de relative autonomie.

En termes de « régression », on note, à des paliers du parcours scolaire, et en fonction du milieu familial, des lacunes sérieuses, mal expliquées en français (lecture et sa compréhension, vocabulaire limité, orthographe évaluée en fonction de critères anciens) ou en mathématiques ; on note

aussi des comportements qualifiés d'« incivilités », une méconnaissance des codes de conduite en milieu collectif (ou l'impossibilité de s'y plier), ce qui peut transformer le déroulement des cours en « cours de discipline » :

– www.ouest-france pays de la Loire du 22/11/2022 : « Dans ce village, épuisés par le comportement d'élèves, quatre enseignants sur six sont en arrêt maladie (pour une à trois semaines.

Dans le même registre, *La Dépêche.fr* du 05 janvier 2023 :

– « La boule au ventre » un Collège de Blanquefort (Gironde) ferme ses portes à cause des violences entre élèves. Parents et Professeurs sont à bout de nerfs. Le personnel encadrant est en sous-effectif. Le Principal du Collège, dans son rôle d'amortisseur, incrimine les travaux en cours et la réduction de surface de la cour de récré, les profs et surveillants dénoncent le quotidien d'un établissement en sous-effectif.

Cette situation n'est pas exceptionnelle (on retrouve là le statut fréquent des chefs d'établissement qui couvrent les dysfonctionnements de l'Institution et contredisent les observations des personnels), mais atteint des limites non acceptables notamment quand elle s'additionne à d'autres, par exemple dans le cadre hospitalier :

– *La Dépêche.fr* du 31/12/2022 : à l'Hôpital de Thionville, 55 infirmiers et aides-soignants sur 59 ont été placés en arrêt maladie, souvent sur décision du Médecin des Urgences. Les équipes sont à bout, épuisées...

– *20 Minutes* du 09 janvier 2023 / A l'Hôpital de Pontoise, 90 % des soignants des urgences sont en arrêt maladie. Exténués, ils réclament de meilleures conditions de travail.

On peut arriver à cette situation extrême lorsqu'un cadre rigide traditionnel, dans un environnement local, ne permet pas la prise en compte des différences d'attentes entre individus d'un groupe encadré. Parfois, c'est le cadre qui pose problème.

Il arrive même que s'invitent dans les classes les problématiques de conflits à l'étranger, de croyances religieuses, de racisme ordinaire, de harcèlement... la violence ordinaire d'une société qui en crée les conditions.

Ce constat invite alors à rechercher, pour l'école, des modes d'adaptation nommées « Innovations ».

Le milieu scolaire fourmille de situations qui font appel à l'innovation, généralement dans les cas où le choix en est fait par des enseignants

« volontaires » ou dans les cas où il n'y a pas d'autre choix compte tenu du rapport qu'entretiennent des élèves avec le cadre scolaire.

Mettre en place une « situation innovante » implique des conditions qui sont, chaque fois, des conditions particulières : un projet « innovant » construit et pris en charge par un ou un groupe d'enseignants... pour répondre ou à une situation particulière ou à une expérimentation ; une acceptation de la hiérarchie (sous condition de résultats positifs) ; des parents disposés à « sortir des clous et à soutenir le projet qui peut plus ou moins les impliquer.

On est donc là dans l'« exception ».

Jamais aucune étude, recherche officielle, enquête générale n'a tenté d'évaluer le bien-fondé de ces « expérimentation » pour en généraliser les bases, les valeurs, les façons de faire.

On se rappellera l'histoire du couple Freinet, à l'origine de la méthode bien connue. Cette affaire est relatée dans l'ouvrage de l'historienne Laurence De Cock « Une journée fasciste » : Célestin et Elise Freinet sont, au début du 20^e siècle, des « innovateurs » en matière pédagogique. Le 24 avril 1933, à Saint-Paul de Vence, ils doivent faire face à des attaques de l'extrême droite, orchestrées par le maire. Il faudra à Elise et Célestin Freinet le courage de faire face pour poursuivre leur œuvre... et ils initieront un corpus pédagogique qui connaît encore de beaux succès. Mais cette histoire nous enseigne que la « pédagogie est politique » et que l'Institution a toujours eu, et a toujours, du mal à l'admettre. Autoritarisme du « maître » (mais ce terme est aujourd'hui dévalué), répétition d'exercices stéréotypés, le corps fixé au banc ou à la chaise, conviennent aux classes bourgeoises. Les plus pauvres ont besoin d'autre chose.

En 2023, le besoin d'innovation est criant... mais il en appelle à une politique différente, à des moyens dédiés, à une réflexion très profonde.

Jusqu'à maintenant, les « innovateurs » en sont, le plus souvent, réduits à profiter d'opportunités nationales : arrivée d'un nouveau ministre qui acceptera d'ouvrir la porte à quelques établissements « expérimentaux », ou bien la découverte par l'opinion publique de phénomènes bien connus de militants « pédagogiques » (décrochage scolaire, harcèlement). On tombe alors dans la tentation d'une variation

politique pédagogique qui conduira à la mise en scène (politique « spectacle ») d'une proposition « novatrice », relayée par les médias, à grands renforts de déplacements officiels, mais vitrines de luxe arrosées de quelques millions d'euros qui laisseront la grande majorité des écoles ou Collèges dans des situations de gestion difficiles.

Et puis il y a celles et ceux qui investissent le champ d'une population matériellement aisée et qui n'hésite pas à confier ses enfants à des écoles privées « innovantes », « différentes des classes de l'Éducation nationale », écoles « hors contrat » avec des prix de prise en charge non négligeables et des enseignants non soumis à obligations de diplômes. Une autre piste parfois, la sortie d'une circulaire qui, « opportunément » met le projecteur sur des questions « nouvelles » (Écologie, climat, laïcité...). Les « innovateurs s'engouffrent dans la brèche mais se heurtent souvent à des obligations d'efficacité traduites par des exigences administratives complexes. Alors que, celles et ceux qui campent dans la routine pourront continuer, confortablement ou durement (selon le public scolaire concerné), à reproduire des pratiques traditionnelles aux résultats bien médiocres, mais évalués statistiquement.

Les enjeux éducatifs d'aujourd'hui exigent une conduite politique plus responsable : réflexion approfondie sur les valeurs à défendre (coopération ou concurrence ; émulation ou compétition ; erreur ou faute ??), valeurs républicaines et positives qui fassent de la vie collective un ensemble de Citoyens apaisés, responsables, constructifs, soit sur d'autres bases que la concurrence, la répétition stérile, le diplôme à tout prix, l'Autre vécu comme adversaire, la consommation, l'argent comme valeur ultime... mais aussi un travail collectif (coopération – solidarité des enseignants) sur les moyens à mettre en œuvre, et une Formation disciplinaire et pédagogique complète, une reconnaissance de cet effort par une politique salariale décente, une adaptation de la hiérarchie à l'inclusion dans les groupes de recherche pédagogique.

Enjeux considérables qui touchent à la réhabilitation du « Service public », éducatif, hospitalier, Transports publics...

– Désengagement, abandon, fuite :

Après tout ceci, la question fondamentale reste posée : y a-t-il la moindre chance d'obtenir un système d'Enseignement cohérent et optimal sans changer radicalement les critères actuels de la « politique sociale » qui reste ancrée dans les inégalités, les discriminations, la ghettoïsation ?

École fluide dans une Société désagrégée ?? Illusion.

L'innovation alors n'est-elle pas un leurre ??

Quand de possibles candidats à enseigner se penchent au préalable sur les problématiques qui restent en suspens dans l'Éducation nationale, ils en restent bouche bée : la « mixité sociale » ; les constantes polémiques autour des méthodes d'apprentissage de la lecture ; la question de l'« innovation en pédagogie » et son parcours étrange (de l'encouragement virtuel du National aux freins hiérarchiques locaux, de l'appétit pour des subventions qui mettent en concurrence les « affamés » de moyens matériels, du bon choix innovant par rapport au public scolaire dont on a la charge...) ; les suppléments aux programmes à insérer dans l'emploi du temps (question climatique, écologique, langue étrangère, éducation morale et civique...)... des injonctions, des contradictions, des modifications... un chaos que chaque enseignant doit organiser dans sa(ses) classe(s). S'y ajoutera bientôt la question du numérique : elle est déjà posée en termes de fracture numérique qui rejoint la question des inégalités sociales et (ou) territoriales ; les rapports entre les GAFAM et le Ministère de l'Éducation nationale ne sont pas au beau fixe, ce dernier reprochant aux premiers de ne pas garantir la protection des données en cas de téléchargements et la concurrence déloyale opérée par ces géants américains qui offrent des services gratuits... d'où l'hypothèse émise que le système scolaire français fonctionne avec des services numériques français... qui offrent bien peu d'alternatives.

Contre l'aberration du numérique « responsable » :

L'éducation nationale cherche à créer un « numérique responsable » en son sein. La réflexion est biaisée dès le départ, avec des questions telles que : « comment le numérique peut-il contribuer aux transitions nécessaires pour un développement durable ? »

Comme l'avion vert, le numérique sobre éco-responsable n'existe pas. Nous en sommes tous devenus dépendants à différents degrés en à peine quelques années mais il est un fait que ni les vols aériens ni le numérique ne répondent à des besoins essentiels, comme des milliers d'autres produits ou services de nos pays dits « développés ». Parce que des humains, dont des enfants, sont exploités loin de nos yeux, parce que les dégâts environnementaux générés par les mines fournisseuses des précieux minerais, contenus dans nos objets high-techs, sont invisibilisés, le prix d'un smartphone ou autre ordinateur est incroyablement inférieur à ce qu'il devrait être si ce monde numérique était conçu sur des bases éthiques et écologiques... Tous ces produits et services ont été rendus accessibles pour qu'une consommation de masse mortifère s'organise... Nos modes de vie occidentaux, dont dépendent à présent bon nombre de secteurs professionnels et toute une géopolitique menaçante, ne sont pas généralisables au monde entier, ils sont indéfendables.

Il nous faut alors lutter contre cette production de masse de biens et services non essentiels, en redirigeant progressivement tous les métiers vers la sobriété, au sein de l'éducation nationale tout d'abord, puis de l'enseignement supérieur, enfin dans la société entière. Nous pouvons ainsi œuvrer pour un monde juste et soutenable, dans l'espoir que chaque pays suive ce même chemin d'une justice à la fois climatique et sociale. Un « numérique éthique et écologique » participerait-il à ce monde meilleur espéré ?

Au-delà des enjeux sociétaux et écologiques déjà évoqués, se pose la question énergétique. À l'heure où nous devons drastiquement réduire notre consommation énergétique afin de respecter les accords de Paris, ne devrions-nous pas dédier cette précieuse énergie aux besoins bien plus essentiels des pays dits sous-développés ? Les récents travaux du GIEC démontrent à ce sujet que la mortalité due aux sécheresses, aux tempêtes et aux inondations, sur la période 2010 à 2020, est 15 fois plus élevée dans les pays très vulnérables, pourtant les moins émetteurs de gaz à effet de serre, que dans les pays peu vulnérables. Allons-nous continuer à nous suréquiper technologiquement au mépris de vies humaines lointaines ?

Par ailleurs, le concept de développement durable évoque les besoins des générations futures alors même que notre développement occidental

fragilise les générations contemporaines d'autres continents depuis si longtemps. Il est donc temps de nous « dé-développer » en discernant besoins artificiels et besoins essentiels universalisables. Enfin, enseigner avec le numérique, dernière création du surdéveloppement, c'est donc porter toujours plus atteinte aux Droits de l'homme et dévaster toujours plus le monde vivant. Est-ce ce message que nous voulons partager avec nos élèves ? Avant de pousser chaque élève et sa famille à se connecter toujours plus, ne devrions-nous pas nous assurer que tout être humain sur terre puisse se nourrir, avoir un toit, être en sécurité ?

Les collégiens, lycéens et étudiants de tous pays élèvent de plus en plus leur voix afin de défendre simplement leur droit à vivre dans un monde habitable. Ce sont les actions menées par l'Affaire du siècle, Youth for climate, le Manifeste étudiant pour un réveil écologique, le collectif des ingénieurs engagés et tant d'autres mouvements de jeunes militants. Entendrons-nous cette jeunesse qui nous est confiée et à qui nous devons montrer les voies de la sagesse ?

Témoignage dans la revue Silence du 01/2023 – N° 517

On peut comprendre alors que le Ministère de l'EN peine à recruter autant d'enseignants qu'il en faudrait... d'où un appui sur la béquille des « contractuels » envoyés dans la bataille souvent avec quatre jours de « formation ? ».

– France3 Régions.francetvinfo – 29 décembre 2022 – se fait l'écho d'un témoignage : un enseignant stagiaire en « Numérique et Sciences informatiques », diplômé, refuse de se présenter devant ses élèves à la rentrée : il démissionnera. Il s'explique ainsi :

« on a ouvert un enseignement (... du numérique) alors qu'il n'y avait pas de profs formés ; ces profs ont commencé à sortir en 2020, deux ans après l'ouverture de la spécialité. Des profs de maths et de physique ont été « formés » en un mois à l'informatique, ils sont en poste ; sur d'autres postes, des contractuels sont embauchés ; les profs formés, (comme moi), sont ou bien affectés à un poste qui ne correspond pas à leur formation, ou bien sont sans poste fixe et font des remplacements (TZR, dans le jargon EN). Bref, nous nous formons et sommes utilisés comme bouche-trous. Quand nous sortons du Master, on est envoyé n'importe où en France.

– Le Parisien 22 janvier 2023 – Classe de CM1 à Chatillon (Hauts de Seine)

Entre septembre 2022 et janvier 2023, HUIT enseignants se sont succédé dans cette classe, soit un enseignant différent toutes les deux semaines. Les enseignants « remplaçants » ont été recrutés par job dating ou à Pôle Emploi, envoyés dans la classe sans formation professionnelle.

Sur la quantité insuffisante de « titulaires – remplaçants », la politique des autorités académiques est une politique de « pompier » : dans l'école où un remplaçant est nécessaire, – et il vaut mieux ne pas se mettre à dos le contexte local – on va prélever un remplaçant en poste sur une autre école pour éteindre un incendie naissant. Bien sûr, on risque d'allumer un autre incendie – selon le degré de réactivité des personnels et des parents – dans l'école privée de son remplaçant. Alors, on en prélèvera un autre dans une autre école, et ainsi de suite... quel drôle de manège !

Ainsi, la politique de « rustines » aggravée par la suppression annuelle de quantités de postes – sous des prétextes d'évolution démographique – tendra à éteindre la colère des enseignants et des parents puisque chaque crise aura ainsi trouvé son dénouement, y compris au détriment des enfants... et des remplaçants. Mais la « paix scolaire » régnera au moins un moment, de crises en crises... étouffées.

ÉPILOGUE 2

Je suis né en février 1939, à l'aube d'une période où la France aurait pu connaître pour longtemps un changement radical d'organisation politique et culturel : un gouvernement d'extrême droite, réactionnaire et violent flirtait avec l'occupant, l'Allemagne nazie.

L'Humain a inventé plusieurs façons de s'auto-détruire, ce qui en fait un être bien moins intelligent que l'animal qui, lui, sait s'auto-réguler. D'où partout des bruits de bottes et un surinvestissement en armements.

Centenaire en 2039, je retrouve aujourd'hui, en 2023, les mêmes incertitudes qui pourraient nous conduire vers la même aventure extrême droitière. La somme des questions à résoudre (Santé, Éducation, Énergie, Climat, déplacements de population...) conduit chacun d'entre nous à se poser la question : quel choix de société serait le mien si je pouvais en définir les contours ? La Troisième guerre mondiale est-elle en cours, une 3^e bien différente des précédentes, marquée essentiellement par la révolution énergétique, la fragmentation de la mondialisation, les replis nationaux, la redéfinition des contours des empires, le choc de civilisations, l'opposition des pays en voie développement coalisés contre les pays occidentaux riches et égoïstes... ? Et puis, la révolution numérique, la guerre des ressources, les bouleversements climatiques, la conquête (?) spatiale... Enfin la – les pandémie(s) à venir dont l'(les) origine(s) échappe(nt) à l'Humain destructeur de la Biodiversité...

Entre 1939 et 2023, les étapes se sont succédé, influant, parfois de façon chaotique, sur une ligne de vie qui a connu des séquences étranges ou incohérentes sans qu'en soit altérée la fidélité aux marques des premières années.

Glenmor, l'éveilleur, artiste breton, affirmait ceci : « La Culture s'arrête à six ans, après, on nous instruit. On n'est pas un idiot quand on

commence l'école, on a déjà une Culture d'avance ». C'est dire l'importance des premières années. Les six premières années sont le creuset dans lequel viennent se fondre des bouillonnements de sensations, d'émotions, de fantasmes, de magie. Cette alchimie secrète consolidera l'architecture d'une « personne unique » qui, ado, adulte, viendra puiser dans cette bouillie primordiale les ressorts de son action dans le monde réel ou de son évasion dans l'imaginaire. A six ans, tes représentations du monde, tes attachements – détachements, tout ce qui fera ta personnalité unique sont déjà en place. Après, tu seras instruit, c'est-à-dire que te viendront de l'extérieur les codes, les normes, les modes d'emploi qui viendront s'imbriquer, totalement ou partiellement, dans ta Culture initiale, et tu réagiras à cette Instruction sur les modes préconstruit de ta propre Culture.

Daniel Pennac raconte cette anecdote de sa chute, à six ans et à Djibouti, dans une poubelle, ce qui produisit « avec humour » la vanne selon laquelle il serait un « déchet » : cette vanne aura joué un rôle persistant dans le fait de sa « cancrerie » à l'école où il s'assimilait à un « déchet scolaire ». Je m'attribue cet impact symbolique dans le fait que je n'ai pas été « configuré » pour la « Durée », mais plutôt pour un « présent » qui espère un lendemain meilleur. Mais allez comprendre la « cohérence » de la Vie quand on sait que Daniel Pennac, voyageur précoce comme moi, mais fils d'une famille stable, traîna longtemps une dysorthographe handicapante, alors que mes premières années de scolarité furent chaotiques mais sans conséquence sur mes compétences en lecture – orthographe. Je dus payer autrement le fait de n'avoir pas une famille stable mais sans conséquences sur ma scolarité. Dans la famille Pennac, on lisait beaucoup, et ensemble. Chez moi, la lecture était une « perte de temps ».

Alors, au croisement de ce que nous conservons comme empreintes de l'enfance et de l'immersion dans le temps « Adulte – Citoyen », quel équilibre pouvons-nous tenir entre les deux ? N'y a-t-il pas dans le temps scolaire à « construire » les éléments constitutifs d'une vie « adulte » et, dans le temps « adulte » à consolider et transmettre ces mêmes éléments ? Ce serait l'approche logique d'une Société équilibrée.

Or, ce n'est pas ce que constatent beaucoup d'enseignants, qui l'expriment de mieux en mieux, quand ils sont « en formation infantilisante » et qu'ils exercent à « dresser » des automatismes plus qu'à éveiller des intelligences. La formation « infantilisante », c'est à la fois son insuffisance qui ne leur permet pas d'appréhender le métier dans la totalité de ses composantes. C'est particulièrement vrai pour les « contractuels » de plus en plus nombreux qui reçoivent quatre jours de formation avant d'être « jetés à l'eau pour apprendre à nager » ! On les réunit dans une « salle de classe » pour « écouter » un « maître en psychopédagogie » qui leur débitera de façon abstraite les théories les plus récentes (en bref, car on n'a pas le temps) en psycholinguistique, en normes grammaticales, en arithmétique théorique... qu'ils recevront comme « théories fumeuses » les laissant insatisfaits sur ce qui concerne les moyens d'aborder, pratiquement, une classe de trente élèves qui y amènent chacun son vécu... et son portable !

N'est-ce pas de l'« infantilisation » des adultes à qui on demandera de construire des « élèves – adultes – citoyens » ?? C'est une pratique ancrée chez nous comme lorsque notre gouvernement déclare devoir faire de la « pédagogie » à des citoyens qui ne comprennent rien, alors que ce qui leur est exposé est clair et « vrai », « juste », « responsable ».

Un des symboles de l'« infantilisation » constante par procédé culturel ancien de dévalorisation, culpabilisation, c'est la fameuse « Dictée », à quoi est venue s'ajouter récemment (ou retour d'une vieille lune) la question de l'« Uniforme » pour les écoliers.

Mais d'abord, la Dictée ! les Ministres de l'Éducation nationale successifs ramènent constamment la question de la Dictée comme priorité pour l'apprentissage de la langue. Le dernier en date a poussé le bouchon plus loin encore : « une dictée quotidienne ».

Alors, un rappel, celui d'un texte de Jules Ferry, le fondateur de l'école laïque et obligatoire qui déconseillait la dictée quotidienne (2 avril 1880) :

« À la dictée, il faut substituer un enseignement plus libre. C'est une bonne chose, assurément, que d'apprendre l'orthographe... mais on fait trop de dictées. Il y a deux parts à faire dans ce savoir français : qu'on soit mis au courant des règles fondamentales, certes, mais épargnons

ce temps si précieux qu'on dépense trop souvent dans les vétilles de l'orthographe, dans les pièges de la dictée, qui font de cet exercice une manière de tour de force et une espèce de casse-tête chinois. »

Le 31 mars 1881, Jules Ferry incitait les professeurs à privilégier la rédaction, quitte à ce que les élèves laissent quelques fautes sur le buvard. « Mettre l'orthographe, qui est une des grandes prétentions de la langue française, mais prétention parfois excessive, au premier rang de toutes les connaissances, ce n'est pas faire de la bonne pédagogie ; il vaut mieux être capable d'écrire une lettre, de rédiger un récit, de faire n'importe quelle composition française, dût-on même la semer de quelques fautes d'orthographe. Selon Jules Ferry, il convient de pratiquer des pédagogies innovantes, « fondées sur cette pensée qu'il importe bien plus de faire trouver à l'enfant le principe ou la règle que de les lui donner tout faits ». Jules Ferry préférait que les enfants comprennent ce qu'ils apprennent, encourageant les activités comme le dessin, les notions d'histoire naturelle, les musées scolaires, la gymnastique, les promenades scolaires, le travail manuel en atelier placé à côté de l'école, le chant, la musique chorale... supports des apprentissages de l'enseignement fondamental : lire, écrire, compter.

Ainsi, se référer à Jules Ferry pour modèle d'un enseignement « traditionnel », conservateur », est soit une méconnaissance, soit une erreur, soit une falsification de l'Histoire.

Ainsi, et sur ces recommandations de Jules Ferry, sera construite la « Pédagogie Freinet », la vraie mise en pratique d'origine.

Sur un point de vue complémentaire et plus récent, on pourra faire référence à Pierre Lemaitre, auteur de « Au revoir là-haut », Prix Goncourt 2013 et ardent défenseur des enfants dyspraxiques. Pour un média qui le publie le 5 janvier 2023, le témoignage de cet auteur insiste sur la difficulté que cet exercice de Dictée représente pour des enfants qui sont ou ne sont pas détectés comme « dyspraxiques », souvent faute de médecine scolaire dont ce serait un des rôles. P. Lemaitre nous invite soit à mettre des gants de boxe pour tenir le stylo, soit à tenir le stylo de la main gauche si on est droitier (ou inversement) : « Nous allons maintenant faire une dictée à vitesse normale, habituelle. Si vous jouez le jeu, vous allez vous appliquer, dépenser dix fois plus